GRATUIT Bilingue et interculturel
English version at the back

Depuis 1999

Que représente la fête du Norouz pour la deuxième génération persane du Grand Vancouver ?
Page 4

La Source
forum de la diversité

Vol 21 No 26 | 9 au 23 mars 2021 www.thelasource.com

KDocs Film Festival

Photo de WILDart FILM

« Documentaire Wood »

L'histoire d'un crime qui se cache en pleine vue

par ANDREINA ROMERO

L'image : un plan panoramique d'une forêt. Dans la tendre lumière matinale, des oiseaux lancent leurs cris. Tout à coup, le bruit d'une scie à chaîne brise la sérénité du moment. C'est ainsi que commence la bande annonce du documentaire *Wood*, un film militant visant à exposer l'exploitation forestière illégale qui consomme aujourd'hui une bonne partie des forêts dans le monde.

Composé en grande partie d'images capturées clandestinement, le film est le résultat du travail de trois réalisatrices engagées, Monica Lăzurean-Gorgan, Michaela Kirst, et Ebba Sinzinger, en collaboration avec l'*Environmental Investigation Agency* (EIA). Le documentaire, sorti en 2020, sera montré dans le cadre du festival vancouvérois KDocsFilmFestival (KDocsFF), qui aura lieu en ligne du 12 au 21 mars.

Un modèle unique de lutte environnementale

Selon INTERPOL, l'organisation internationale de police criminelle, « l'industrie illégale du bois représente jusqu'à 90 % de la déforestation tropicale dans certains pays et attire les plus importants groupes criminels organisés au monde ». C'est un fait confirmé par l'EIA, l'organisation non gouvernementale au cœur du documentaire. Leur recherche montre que l'exploitation forestière illégale est le quatrième commerce illégal au monde.

Fondée en 1984 et basée à Londres et à Washington, D.C., l'EIA utilise des méthodes qu'on n'associe pas d'habitude avec le travail des ONG. Ces méthodes comprennent souvent de la recherche, mais aussi des enquêtes d'infiltration d'activités criminelles pour obtenir des preuves et exposer des crimes environnementaux. *Wood* suit Alexander von Bismarck, directeur de l'EIA, dans des enquêtes en Russie, en Roumanie, en Chine, aux États-Unis et au Pérou.

Armé de caméras cachées et de déguisements, Alexander von Bismarck va à la recherche d'évidence de l'exploitation forestière illégale dans ces endroits et ainsi aide à illuminer le long chemin que le bois illégal peut parcourir d'une forêt en Roumanie à un magasin à l'autre bout du monde.

Réaliser un film où les images qu'il capture sont censées être invisibles a été un travail d'une

Voir « KDocs » en page 2 ➤

Dans ce numéro

La Promesse du bout du monde : le nouveau roman jeunesse de Danielle S. Marcotte.
Page 5

Le cadre loufoque de l'artiste et ancien chef saskatchewanais Todd Gronsdahl
Page 7

Verbatim

Un guide pour extravertis en pandémie pour les type A avec des pauses dansantes

par ISHA OHRI

En mars 2020, je faisais le deuxième semestre de ma première année à UBC Sauder. Je courais d'un cours à l'autre, ou chez Tim Hortons ou encore je cherchais un endroit calme pour étudier. Et d'un coup l'université a fermé ses portes et ma vie est devenue ennuyeuse.

Au lieu d'aller en classe, je me dirigeais vers mon bureau et j'ouvrais mon ordinateur portable. Je commandais mes repas avec DoorDash et tout ce que j'avais était le calme. Mes yeux étaient rivés sur l'écran pendant des heures à regarder mes professeurs essayer de naviguer en zoom et de répéter la phrase « nous allons maintenant passer en salles de discussion ! » Le chaos de la vie universitaire me manquait, aussi stressant soit-il, car pour les extravertis, la solitude est fatale.

Je suis une personne du type A et j'ai toute ma vie planifiée. Je veux devenir une experte-comptable et avoir deux Goldendoodles. J'ai des tableurs (codés en couleur !) pour tout ce qui est imaginable.

De mars à avril, j'étais vraiment à bout de nerfs. De nombreuses occasions sur lesquelles je comptais avaient désormais disparu, reportées ou lointaines. Ma peur et mon horreur de l'incertitude ont fait monter en flèche mon niveau d'anxiété. Après des mots d'encouragement de la part de ma sœur aînée (qui est bien plus calme que moi), j'ai pu arrêter de paniquer et je me suis créé un nouveau tableur (oui vraiment).

En mai, j'étais inscrite à quatre cours d'été. Le moins qu'on puisse dire c'est que l'école d'été s'est déroulée

Voir « Verbatim » en page 8 ➤

Suite « KDocs » de la page 1

énorme difficulté. Conscientes de la complexité qu'un tel documentaire pourrait entraîner, les réalisatrices ont décidé de collaborer dans le film, chacune apportant une motivation et une vision personnelle à l'histoire.

Photo de WILDart FILM

Sensibiliser le public à propos du crime environnemental.

Pour Michaela Kirst, qui avait déjà fait un court métrage sur Alexander von Bismarck dans le passé, c'était le désir de faire connaître le travail de l'EIA par un plus grand public. Pour Monica Lăzurean-Gorgan, c'était le fait de voir le village de ses grands-parents dévasté par la coupe illégale du bois, un problème qui est répandu partout en Roumanie. Pour Ebba Sinzinger, c'était un travail de justice sociale.

Le cinéma comme militantisme

Créer des changements et avoir un impact réel était, enfin, le fil conducteur pour ces trois réalisatrices. Tel que l'explique Michaela Kirst, c'était l'efficacité de l'approche d'EIA qui l'a vraiment motivée à faire le film « Ce qu'ils font en fait, c'est qu'ils vont sur le terrain. Par exemple, dans le commerce du bois, ils trouvent toutes les preuves de l'exploitation forestière illégale à toutes les étapes,

Photo de WILDart FILM

Une scène du documentaire Wood.

de la production jusqu'au moment où vous trouvez le bois dans les magasins. Je pense que c'est très important parce que cela nous implique en tant que consommateurs, car c'est nous qui achetons ces produits », partage-t-elle.

La modification en 2008 de la Loi Lacey aux États-Unis (une loi interdisant le trafic d'espèces sauvages illégales, y compris le bois) a été informée en partie par le travail fait par l'EIA dans l'industrie forestière.

Et même si le film n'est pas encore sorti dans les salles de cinéma – la pandémie a freiné les négociations de distribution – le documentaire a déjà eu des impacts importants, surtout en Roumanie. « Avec le nouveau documentaire, nous avons déjà accompli pas mal de choses », annonce Ebba Sinzinger.

« Dans le cadre du tournage, nous avons provoqué la démarche d'Alexander von Bismarck de se rendre en Roumanie parce que nous voulions qu'il y aille, qu'il regarde la situation, et qu'il soutienne les ONG locales qui avaient besoin d'un appui international ».

Le travail de l'EIA et d'Alexander von Bismarck en Roumanie a eu pour résultat de grandes manifestations contre la coupe illégale du bois partout dans le pays. Il a aussi abouti à ce que trois grandes entreprises reçoivent d'énormes amendes de plusieurs millions de dollars.

Mais après tout ce travail, il reste encore un danger : l'exploitation de la forêt en tant que symbole politique. D'après Monica Lăzurean-Gorgan, on remarque déjà cette tendance en Roumanie.

« Nous utiliserons toujours la forêt. Nous l'utiliserons non seulement comme une ressource concrète, mais nous l'utiliserons également dans nos discours et dans notre propagande », maintient-elle. « Maintenant, en Roumanie, les partis nationalistes et les gens de la droite extrême et tout le monde scandent « ma forêt, ma forêt » mais ils ne font pas grand-chose pour la forêt. C'est fou comment nous utilisons cette forêt d'une manière égoïste », ajoute-elle.

Au-delà des vrais impacts sur le terrain, les réalisatrices espèrent aussi sensibiliser le public à ce crime environnemental et aussi peut-être l'inspirer à s'engager dans la création des solutions : « Nous espérons vraiment qu'ils seront plus conscients de la dynamique derrière nos produits en bois, de ce qui se passe dans les coulisses, et qu'ils achètent de manière plus responsable », déclare Monica Lăzurean-Gorgan.

Pour sa part, Michaela Kirst aimerait que le documentaire rappelle aux gens « que le combat est possible, que les gens peuvent changer les choses. C'est difficile et cela demande des efforts, et cela peut être dangereux, mais vous ne devez pas abandonner, il existe des moyens intelligents de faire ce travail ».

Pour en apprendre plus sur *Wood*, visitez www.wood.film. Pour acheter des billets pour le festival KDocsFF, veuillez visiter www.kdocsff.com

Le grain de sel de Joseph Laquerre

CANADA POSTES POST CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Éditrice associée : **Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (sections anglaise et française) **Monique Kroeger**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Chef de rubrique (Francophonie) **Jean-Baptiste Lasaygues**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Frank Abbott, Andrea Baedak, Deanna Choi, Andrea Keen, Cheryl Olvera, Melodie Wendel-Cook, Lauren Wolf**
Responsable du service administratif **Kevin Paré**
Coordinateur du site Web **Pavle Culajevic**

Site Web **Sepand Dyanatkar, Vitor Libardi, Silvia Pascale**
Médias sociaux **Nathalie Astruc, Tina Qu**
Conseiller à la rédaction **Denis Bouvier**
Conseiller au format numérique **Saeed Dyanatkar**
Rédacteur principal **Simon Yee**

Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Nathalie Astruc, Xi Chen, Gratianne Daum, Anindita Gupta, Isha Jain, Jean-Baptiste Lasaygues, Amélie Lebrun, Liangmei Li, Isha Ohri, Andreina Romero, Geoff Russ, Curtis Seufert, Simon Yee, Robert Zajtmann, Rafael Zen**

Traduction **Barry Brisebois, Louise Dawson, Monique Kroeger**

Distribution **Joseph Laquerre, Kevin Paré**

Credits des photos pour la Une
Page 4 (en haut) :
Photo par Mandana Asadi
Page 5 (en bas à gauche) :
Photo de Danielle Marcotte
Page 7 (en bas à droit) :
Photo par Todd Gronsdahl

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Les étudiants de SFU lancent une revue universitaire bilingue

par JEAN-BAPTISTE LASAYGUES

C'est une première pour les étudiants francophones de l'Université Simon Fraser et peut être même le premier en son genre en Colombie-Britannique avec le lancement l'automne prochain d'une nouvelle revue universitaire en science politique au sein du campus de Burnaby. Un périodique bilingue au titre volontairement intrigant, Gadfly.

Gadfly est une revue de science politique qui peut aussi se traduire par « la mouche du coche ». Une mouche du coche qui bouscule certaines pratiques depuis longtemps en vigueur dans le monde universitaire de la province. En effet, les étudiants de premier cycle en science politique de l'université Simon Fraser (SFU) se sont fait la réflexion qu'il était fort dommage que pour publier leurs travaux, il soit nécessaire de devoir les traduire du français à l'anglais, au risque de perdre une partie des messages qu'ils essayaient de faire passer.

C'est le cas par exemple du *French Cohort Program* en affaires publiques et internationales (FCP), un programme dans lequel les travaux sont rédigés en français, et l'équipe de Gadfly s'est rendu compte du besoin d'inaugurer une section française au sein du périodique en anglais pour donner à ces étudiants un relais de publication à leurs travaux. Le projet n'en est, certes, qu'à ses débuts mais il est soutenu par le Bureau des affaires francophones et francophiles (BAFF) qui a permis à ses promoteurs de promouvoir le projet auprès des étudiants. La création du périodique se fait d'ailleurs avec les conseils du professeur Jérémie Cornut (science politique) et du professeur Rémi Léger, directeur du FCP de l'université Simon Fraser. A noter que le projet Gadfly bilingue est par ailleurs toujours à la recherche de soutiens pour aller de l'avant. La rédaction française espère d'ailleurs recevoir suffisamment de manuscrits en français pour pouvoir les publier de façon annuelle.

Inclure les francophones dans le discours universitaire

Le cadre de la mise sur pied de la section française sera le même que celui de la partie anglaise : donner l'occasion aux étudiants préférant le français de participer aux débats et à la vie intellectuelle universitaire. Les auteurs seront forcément des étudiants du premier cycle et devront respecter les normes fixées par la revue en termes de méthodologie et de présentation et, bien entendu, le contenu doit porter sur le domaine des sciences politiques. Il est jugé qu'il s'agit d'une initiative unique dans l'histoire universitaire de la province. Il existe en effet des publications francophones indépendantes, ou des traductions d'articles, mais c'est la première fois qu'une revue des universités de la Colombie-Britannique propose une section française indépendante qui n'est pas une traduction littérale et surtout avec une intention de devenir un périodique. Il sera donc indispensable, de prime abord, de connaître les deux langues pour une meilleure compréhension de l'ensemble des articles de Gadfly. « Peut-être que dans les années à venir, nous aurons la capacité de traduire les documents complets, mais puisque c'est notre première année, nous essayons de rester dans le domaine du possible », explique l'équipe de la revue.

En attendant, cela n'empêchera pas la revue d'essayer de traduire l'abrégé des fiches (c'est-à-dire le résumé d'un article présentant ses titres, citations et sources dans un registre d'écriture universitaire) ce qui est une première étape vers la traduction complète dans les deux langues des travaux universitaires présentés dans les deux sections.

Photo d'Aliyah Datoo

Aliyah Datoo.

Pour l'instant, aucune date n'a été fixée puisque tout dépendra du volume de manuscrits qui va être reçu. Pour que la revue atteigne le bilinguisme complet, ce serait selon Aliyah Datoo, la rédactrice en chef de la section française, qui est aussi une des étudiants à l'origine du projet, le rêve de la rédaction de la revue à l'avenir. « C'est une revue créée par les étudiants pour les étudiants », continue-t-elle. On ne peut qu'encourager de telles initiatives car le mélange des cultures, des langues et des idées est généralement fécond. Néanmoins Aliyah Datoo nous explique que les deux sections française et anglaise seront, au moins dans un premier temps, relativement indépendantes.

En outre, l'initiative a aussi pour but d'inclure, voire d'intégrer, dans Gadfly, les étudiants francophones dont la barrière de la langue aurait pu les rebuter dans une publication uniquement anglophone. Il est important pour ses créateurs que, outre son statut minoritaire en C.-B., le français trouve des espaces pour s'exprimer dans la province et permette à ses locuteurs de participer activement aux discours. Par ailleurs, certains membres de l'équipe sont des francophones et l'équipe est actuellement à la recherche d'autres membres qui maîtriseraient la langue française pour mieux étoffer ses effectifs (voir le lien en bas de page pour les personnes intéressées).

La revue sera accessible uniquement en ligne avec le premier numéro prévu pour le mois d'octobre 2021.
https://journals.lib.sfu.ca/index.php/gadfly/rejoignez-nous

Les aînés en savent beaucoup, mais il y a toujours plus à savoir.

Pour un âge d'or sûr et paisible, renseignez-vous sur les programmes et services pour les aînés, comme les avantages du Régime de pensions du Canada, le Supplément de revenu garanti bonifié et la prévention de la fraude.

Rendez-vous à Canada.ca/aines ou appelez au 1 800 O-Canada (1 800 622-6232)

Gouvernement du Canada Government of Canada

Canada

Mars à suivre

Le mois de mars (March pour les Anglais) a timidement fait son entrée dans l'année. Un mois discret, un mois distrait. L'hiver, vous le sentez, se meurt tranquillement. Le printemps, séduisant, à l'horizon, pointe son nez. La température jour après jour s'adoucit. Des jours meilleurs nous attendent. La période des longs confinements, avec l'apparition des vaccins, tire à sa fin. Nous ne sommes pas encore complètement sortis du bois ou de l'auberge mais les autorités en charge de notre santé mentale nous assurent que sous peu (excusez le cliché fort utilisé ces derniers temps) nous devrions apercevoir la lumière au bout du tunnel. Espérons donc qu'en ce joli mois de mars, tout marche. Si, en avril je ne me découvre pas d'un fil et qu'en mai je fais ce qu'il me plaît, en mars je marche.

La marche à pied, par exemple, ça use les souliers mais rien d'autre à ce que je sache. Rien de tel qu'une bonne marche pour vous requinquer. Votre moral est au plus bas ? Prenez l'air, allez vous promener, une petite marche dehors ne peut vous faire que du bien. Retrouvez votre sourire des beaux jours et votre joie de vivre qui fait le bonheur de ceux qui vous sont chers. Marchez, marchez même qu'un temps impur ne peut vous empêcher d'emprunter les sillons de ces champs qui ne demandent qu'à être piétinés. Mettez un pas devant l'autre, allez de l'avant. Si cela vous tente, marchez à reculons en faisant bien attention au précipice derrière vous. L'important, tous les experts vous le diront, c'est de marcher.

Toutes les occasions sont bonnes pour faire une marche. Ainsi je vais au marché en marchant. Les marchands me font marcher en prétendant ignorer ma démarche (petits plaisantins). Et moi, naïf, crédule, je marche dans leur combine. Je n'ai jamais autant marché depuis le début de la pandémie qui nous a pris d'assaut. Je marche en faisant attention à la première marche lorsque je monte les escaliers. Aux prochains Jeux olympiques je vais tenter d'atteindre la plus haute marche du podium. Il m'arrive même parfois, sans le faire exprès, de marcher sur les plates-bandes de mes voisins. Énervés ils m'envoient promener. Je ne demande pas mieux.

L'invitation est donc lancée : aucune excuse acceptée. Chaussez vos bottes, vos baskets, vos sabots, vos sandales, vos souliers, allez pieds nus si cela vous chante, mais, par pitié, sortez, marchez. Ce ne sont pas les possibilités de promenades ou de randonnées qui manquent à Vancouver ou ailleurs.

Marchez sur les trottoirs en évitant autant que possible les trottinettes qui marchent comme sur des roulettes. Marchez jusqu'au cinéma du coin pour aller voir le film *Marche ou crève*. Afin d'arriver à l'heure, marcher à toute allure. En rentrant tard chez vous, pour ne pas réveiller les vôtres, marchez sur la pointe des pieds.

Je le répète : en mars tout marche. En fait, disons… presque tout. Les relations entre Joe Biden et Justin Trudeau, a priori, semblent marcher à merveille si on se fie aux apparences. Par contre, nos relations avec la Chine, qui veut nous faire marcher à la baguette, sont au plus bas. Ce pays continue sans cesse de nous marcher sur les pieds. Et nous, bons Canadiens dociles, face à cet état dominateur et belliqueux, nous avons choisi de marcher sur des œufs par crainte d'envenimer la situation et d'éviter des représailles. En guise de marche à suivre, je propose qu'une politique plus robuste soit de mise en laissant savoir aux descendants de Mao et de sa Longue Marche, qu'un tel traitement de leur part envers nous, en aucune façon, ne peut marcher. Je ne dis pas qu'il faille marcher la main dans la main mais, plutôt, de marcher la tête haute.

Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de vous avoir fait marcher tout au long de cette chronique. Après tout, c'était pour votre bien.

Photo par Tobi

« Prenez l'air, allez vous promener, une petite marche dehors ne peut vous faire que du bien. »

Marcher c'est bon pour la santé. Écoutez votre docteur, votre cœur vous en sera reconnaissant. Vos poignées d'amour, évidence d'un régime à proscrire, avec le temps et un minimum de persévérance, se feront un plaisir de disparaître à vue d'œil. Marchez où vous voudrez, marchez où que vous soyez, marchez quand bon vous semble, votre corps l'exige, votre esprit vous implore : « par pitié, s'il te plaît, MARCHE, MARCHE, MARCHE. La marche, ça marche ».

Rendons-nous à l'évidence : mère nature nous a alloué, ce n'est pas pour rien, une paire de jambes et des pieds. Autant les mettre à contribution. Les deux servent à courir, à sauter, à nous tenir debout, à nous plier (en quatre s'il le faut) mais, principalement et avant tout, j'ose m'avancer, nos jambes et nos pieds nous permettent de marcher.

Photo par Golrokh Mosayebi

La tradition du Norouz pour la deuxième génération persane du Grand Vancouver

par GRATIANNE DAUM

Le nouvel an perse est célébré chaque année autour du 20 mars, à l'équinoxe du printemps, lorsque la Terre bissecte le Soleil. Comment la génération des 20–40 ans de la grande communauté perse du Grand Vancouver perpétue-t-elle cette tradition et comment se prépare-t-elle cette année ?

S'il ne jouit pas d'autant de reconnaissance que ses pendants occidentaux ou chinois, le nouvel an perse est pourtant célébré avec autant de ferveur partout dans le monde. En effet, Norouz est une des fêtes les plus anciennes de l'humanité et rassemble quelque 300 millions de personnes aujourd'hui. Elle fut reconnue en 2000 par l'ONU comme la « Journée internationale du Norouz » et inscrite au Patrimoine de l'Unesco en 2009.

Deux poids deux mesures

« Désolée, j'ai grandi ici et je ne connais pas les traditions du Norouz », confie cette jeune employée d'un magasin spécialisé de Main Street à Vancouver. « Je ne célèbre pas le Norouz à Vancouver-Nord donc je ne m'y connais pas trop. Je ne fais rien de spécial. Je me contente d'appeler ma famille et mes amis », explique quant à lui Amir, quarante ans, mécanicien automobile de North Vancouver.

D'autres perpétuent d'habitude cette fête mais c'est la pandémie qui met à mal les festivités 2021. Shahab RezaniaI est kinésithérapeute à Vancouver. Sa famille ne vit pas ici et c'est la raison pour laquelle il a décidé de ne rien faire, à la différence des autres années. « Je suis normalement avec ma famille à Montréal. Nous partageons beaucoup de nourriture, nous bavardons, nous évoquons des souvenirs. » En effet, comme le veut la coutume, ce moment est centré autour d'un regroupement familial, généralement de grande ampleur, pour rendre hommage aux « anciens ». « Je ne vais pas célébrer le Norouz cette année. Mes parents sont vieux, et j'ai décidé de ne pas leur rendre visite ».

Cependant, certains peuvent s'adapter au contexte et tiennent de fait à perpétuer la tradition. Azadeh Mahtab est une architecte vancouvéroise originaire de Sherazade. « Cette année, en raison de la COVID, nous ne sommes pas autorisés à nous rassembler, donc mon partenaire et moi allons mettre en place la table avec les Haft Sîn (NDLR : le repas se prend autour d'une table mise en scène où sont disposés sept objets symboliques commençant par la lettre « S » de l'alphabet persan) et nous cuisinerons les plats Sabzi Polo (riz aux herbes) au saumon et le Kookoo Szabi (frittata iranienne). Nous ferons une visio-conférence pour célébrer virtuellement ». En temps normal, elle raconte qu'elle se retrouverait avec sa famille pour parler et boire du thé accompagné de différentes pâtisseries traditionnelles faites maison. « C'est en général très animé », partage-t-elle.

Photo par Gratianne Daum

Des pâtisseries traditionnelles persanes faites à la maison.

Sina Younesi, étudiant de l'université de la Colombie-Britannique, prévoit lui aussi que « cette année (ce) sera vraisemblablement par Zoom ». Un contraste avec ce qu'il connaît d'habitude : « C'est très enjoué. Un mois avant, on commence le grand nettoyage de notre maison (NDLR : rituel observé par les pratiquants) qui représente l'acte de se défaire de tout ce qui appartient à l'année écoulée et de rentrer dans une nouvelle, à l'état pur. C'est d'ailleurs littéralement ce que le nom signifie. » Une motivation pour marquer cette date également partagée par Shahab : « Il s'agit de fêter le début de la nouvelle année ». Et d'ajouter : « C'est la période de trêve la plus importante en Iran. »

Ce qu'Azadeh apprécie particulièrement, elle, c'est le changement de saison à mesure qu'on s'approche de la date. « Les fleurs commencent à éclore, et en particulier ici à Vancouver, le chèvrefeuille commence à se faire sentir. En Iran, nous avions les orangers qui commençaient à fleurir, » confie-t-elle.

« Il y a franchement tellement à dire mais en tant qu'Iranien de deuxième génération au Canada, c'est l'essentiel de ce que notre tranche d'âge observe comme pratique » conclut l'étudiant Sina.

L'antenne britanno-colombienne de la fondation canado-iranienne accueille d'habitude des centaines de personnes au centre culturel de North Vancouver depuis plus de dix ans. Cette année, l'événement sera virtuel et se déroulera le 14 mars par Zoom avec la lecture de poésie et des musiques traditionnelles. Renseignements complets : www.cif-bc.com/event/nowruz-festival

Danielle S. Marcotte, écrivaine

Une quête identitaire au bout du monde

par AMÉLIE LEBRUN

Récit d'aventures célébrant l'entraide et l'amitié racontant les périples d'un adolescent courageux, déterminé et plein de ressources, le nouveau roman jeunesse de Danielle S. Marcotte ne pouvait tomber plus juste en cette période de pandémie où les aspirations des jeunes générations sont malmenées.

Fiction historique se déroulant en 1786, à l'époque de La Pérouse, *La Promesse du bout du monde* plonge le lecteur dans le monde d'Alexis. Ce jeune Acadien né en Angleterre décide, du haut de ses quinze ans, de tenir la promesse faite à son père de retourner en Acadie. Il est abandonné par un capitaine véreux sur la côte Ouest, dans l'actuelle Colombie-Britannique, où il est témoin de l'effet dévastateur des maladies contagieuses introduites par les marchands et explorateurs sur les communautés autochtones.

Périples et rencontres

« À cette époque, il n'y a pas d'établissement européen sur nos côtes, seulement des navires marchands et des explorateurs qui entrent en contact avec les communautés autochtones suffisamment pour les infecter de maladies contagieuses pour lesquelles elles n'ont aucune immunité. Dans ce sens, c'est une histoire de pandémie et une étude de ce que les premières nations ont dû traverser et dont on ignore la cruauté dans les livres d'histoire. » explique Danielle S. Marcotte.

Mais quand Alexis atteint enfin un village autochtone, c'est une jeune fille autochtone de dix ans, seule survivante de tout le village décimé par la maladie, qui l'aide et lui enseigne comment vivre ici avant que La Pérouse lui-même ne prenne le jeune Acadien à bord de son navire en route pour la Californie, alors sous contrôle espagnol. Et c'est à travers toutes ces tribulations et de ces rencontres qu'Alexis passe de la jeunesse à l'âge adulte, en tentant de respecter ses valeurs et surtout la promesse faite à son père d'aller le retrouver en Acadie dont il a été déporté. « On peut donc dire que le livre sert […] à présenter aux jeunes sous le couvert d'un roman d'aventures un pan de l'histoire palpitante et méconnue des francophones d'Amérique. Il peut servir à se questionner sur nos valeurs, nos objectifs, la justice et la résilience. » confie l'écrivaine.

Photo de Danielle Marcotte

Image du roman pour jeunes La Promesse du bout du Monde.

> On peut donc dire que le livre sert […] à présenter aux jeunes sous le couvert d'un roman d'aventures un pan de l'histoire palpitante et méconnue des francophones d'Amérique.
>
> *Danielle S. Marcotte, écrivaine*

Et c'est cette curiosité et cette réflexion que veut éveiller Danielle Marcotte chez les lecteurs qui peuvent se reconnaître dans le personnage d'Alexis. « Les jeunes de nos jours, comme ceux de l'époque, traversent des moments difficiles. Pensez à tous ceux qui vivent l'immigration et nous arrivent au Canada marqués par la dislocation, les guerres, et les enfants nés ici qui composent avec les divorces, la pandémie et une société parfaitement bizarre et différente que celles de leurs parents et grands-parents. Ils ont beaucoup de défis » Mais avec le bon questionnement et en cultivant les bonnes valeurs dès le début, ils peuvent surmonter et accomplir beaucoup. « Nos jeunes sont très capables et surprenants d'inventivité à mon avis, surtout s'ils se posent des questions importantes tôt au point de départ pour mieux se connaitre et reconnaitre leurs objectifs. » développe l'auteure.

Une collaboration intime

Cet ouvrage est d'autant plus personnel pour cette native de l'Abitibi car, en plus de pouvoir sensibiliser la jeunesse à l'Histoire du Canada et à l'héritage des Canadiens francophones, *La Promesse du bout du monde* est le fruit d'une collaboration mère-fille. Danielle S. Marcotte a pu relever le défi qu'elle s'était lancé d'écrire un livre pour les plus de dix ans, tout en réalisant son vœu personnel d'utiliser les illustrations créées par sa fille, Stéphanie Bourgeois, jeune artiste graphique suivant ses études au Japon. La page de couverture et les six illustrations de ce petit livre, dont la carte aidant à suivre les aventures du protagoniste, qui dénotent des précédents ouvrages par leur style plus artistique et mature, ont été réalisées par la talentueuse Canadienne depuis le Japon, via internet. « Faire un livre illustré par ma fille faisait partie de ma liste d'objectifs à vie et je suis très reconnaissante aux éditions Bouton D'Or Acadie de nous avoir donné cette chance à elle et moi. Un beau moment de vie ! » confie l'écrivaine. *La Promesse du bout du Monde* est, par essence, un livre rapprochant les générations et donnant une bonne dose d'espoir.

Photo de Danielle Marcotte

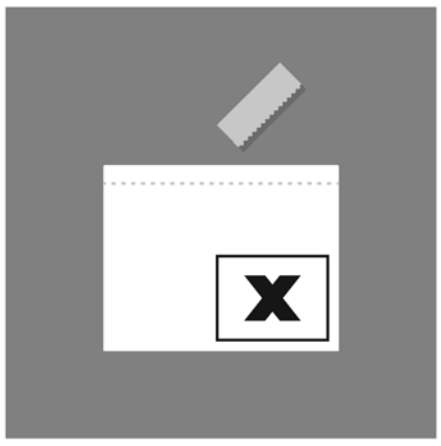
Danielle S. Marcotte et sa fille Stéphanie Bourgeois.

Retrouvez *La Promesse du bout du monde* et autres livres de Danielle S. Marcotte sur son site www.daniellesmarcotte.weebly.com ainsi que des cahiers pédagogiques complets avec exercices prêts à être imprimées et leur clé de correction, gratuitement sur TeachBC et www.daniellesmarcotte.weebly.com

C'EST LA PÉRIODE DES IMPÔTS.
VOS RENSEIGNEMENTS D'ÉLECTEUR SONT-ILS À JOUR?

CITOYEN CANADIEN
D'AU MOINS 18 ANS

COCHEZ « OUI » SUR VOTRE
DÉCLARATION DE REVENUS



SOYEZ PRÊT À VOTER AUX
ÉLECTIONS FÉDÉRALES

1-800-463-6868 / elections.ca / ATS 1-800-361-8935

Élections Canada

La Fondation canadienne pour le dialogue des cultures et
Le Centre culturel francophone de Vancouver présentent

Info - Billets - Tickets
www.lecentreculturel.com
604.736.9806
Membre | Member: Gratuit | Free
Non-membre | Non-member: 10$

LE CENTRE CULTUREL FRANCOPHONE VANCOUVER

Les Rendez-vous de la Francophonie

20 MARS - 5 PM
EN LIGNE | ONLINE

AVEC / WITH

RACHID BADOURI
LAURENT PAQUIN
KATHERINE LEVAC
NEEV

JOEY LESPÉRANCE
LUC LEBLANC
SAMUEL CHIASSON

INÈS WOLFF
ÉLODIE BAILEY VAUDANDAINE
+ INVITÉS SURPRISES

Canada | British Columbia | Québec | City of Vancouver | creativeBC | SDE | FDEFO | CSF | Source | Juste pour rire | Rendez-vous de la Francophonie | dialogue | Conseil jeunesse francophone | CONNECTE

Joignez-vous à La Source

Nous sommes à la recherche de : graphistes, photographes, illustrateurs, journalistes et secrétaires de la rédaction. Veuillez nous envoyer votre curriculum vitae, une lettre de motivation et un échantillon de votre travail.

info@thelasource.com

À L'OCCASION DE LA JOURNÉE INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE 2021

haïku et poème court

CONCOURS DE POÉSIE SUR LE THÈME
DE LA DIVERSITÉ ET DU VIVRE ENSEMBLE

Participation avant le 14 mars: ffcb.ca/concours-poesie

1 > 31
mars 2021

La Fédération des francophones de la Colombie-Britannique | 75 ans/years | M·O·I·S de la francophonie

En partenariat avec Rendez-vous de la Francophonie | Conseil culturel et artistique

Réservez votre espace publicitaire
dans La Source ou sur notre site web
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

RACISM AND HATE
HURT US ALL

CITY OF VANCOUVER

« La Ligue gourmande » décalée de Todd Gronsdahl

par NATHALIE ASTRUC

Todd Gronsdahl propose de s'immerger dans un univers loufoque avec son projet *La Ligue gourmande* à Fort Gallery à Langley jusqu'au 28 mars.

« J'aime quand les gens ont une excuse pour être absurdes. J'aime faire de l'art drôle. » Le ton est donné : la joyeuse folie, c'est le domaine de Todd Gronsdahl. Cet explorateur de l'incongru immerge son spectateur dans un environnement où l'art est palpable et réfléchi.

L'art n'est pas la première carrière de ce natif de la Saskatchewan. Chef à temps plein, il débute son activité artistique en 2014. Il décide alors d'étudier à l'université Emily Carr et se lance dans l'art à temps plein en 2016.

Avide de contacts humains, il trouve qu'il est plus facile d'avoir des interactions significatives avec des inconnus. « Si un étranger se relie à moi par le biais de mon art, c'est un contact fantastique. Ça a beaucoup de valeur pour moi. Je continue à faire ça, bien que ça ne me rende pas riche », déclare l'artiste.

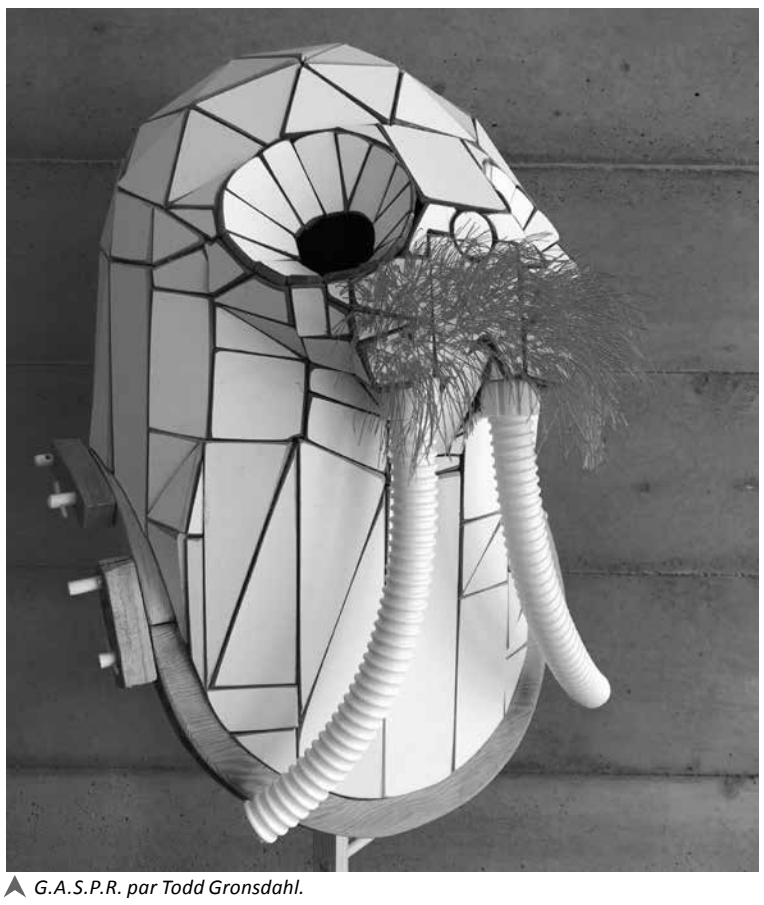


Photo par Todd Gronsdahl

G.A.S.P.R. par Todd Gronsdahl.

De l'art comestible

Avec *La Ligue gourmande*, Todd Gronsdahl revisite l'espace et le concept de cuisine et de partage.

Ce projet lui permet d'allier son passé de chef à son activité artistique actuelle.

« Il me manquait cette composante que j'avais avec le restaurant : la convivialité, le partage de la nourriture, la réaction immédiate et enthousiaste des gens. Quand on est artiste, on est plus isolé, dans son espace, concentré sur ses idées », avoue-t-il.

L'artiste a évidemment souffert des mesures liées à la pandémie mais continue de diffuser un message positif.

« Lorsque je travaillais sur tout ça, la COVID a frappé. Beaucoup de galeries ont repoussé ce projet d'un an, pensant que tout serait passé en 2021. On a commencé en janvier de cette année mais c'était toujours la même chose. Mon idée était de cuisiner pour les gens, d'encourager le public à s'immerger dans un univers absurde, comme le groupe Arcade Fire avait l'habitude de le faire, de s'habiller comme les gens le souhaitaient », explique l'artiste.

Pourquoi un intitulé en français ? t« L'un de mes partenaires était francophone et nous vivions dans une ville francophone où les enfants allaient à l'école francophone. Il y a aussi l'idée que la cuisine française est raffinée », répond Todd Gronsdahl.

Il a fallu composer avec la pandémie et Todd Gronsdahl propose des vidéos de plats absurdes en ligne.

« J'ai essayé de faire des choses en ligne, comme des démonstrations de cuisine par exemple. La nourriture est censée être absurde aussi », partage- t-il.

Embarquement pour les contrées imaginaires

Cet artiste loufoque n'en est pas à son premier tour de force imaginaire.

Son univers est peuplé de personnages tels que Charles Gaspar (un personnage créé de toutes pièces, inventeur fou explorant les rivières à bord de son Gasparfon), de monstres gentils ou encore de créatures marines du Musée maritime de la Saskatchewan.

Ce musée maritime d'une province totalement enclavée est né dans l'esprit de Todd Grondsdahl en 2014. Cette exposition itinérante a déjà écumé les galeries de la Saskatchewan et continue son chemin.

« Cette exposition ira à Mountain au Nouveau-Brunswick. C'est drôle que des personnes vivant sur la côte, à Vancouver et Victoria, soient intéressées par ce projet. Et je n'ai pas vraiment d'expérience avec le milieu maritime ! », s'exclame-t-il.

Todd Gronsdahl a de l'humour et souhaite réécrire la réalité de façon décalée. Il questionne le concept même de musée et propose des œuvres à toucher, en opposition au modèle traditionnel du musée.

« Vu que le musée maritime de la Saskatchewan n'existe pas, j'ai pu écrire son histoire. C'était un super projet pour travailler sur le mécanisme d'un musée, la documentation de l'histoire, la construction d'une nation, des thèmes par lesquels je pouvais me relier à ce musée. Le public est plus ouvert à une critique si c'est drôle », explique-t-il.

Il sera possible de trinquer en ligne lors de son cocktail virtuel et d'assister à une démonstration de cuisine Zoom le 18 mars. Les participants auront la chance de découvrir comment faire son cocktail sur le thème de Fort Langley. « On encourage les gens à faire des choses dingues comme mettre des fonds d'écran bizarres ou de se déguiser. On n'est pas sûr de l'issue mais on va essayer. Il faut essayer », conclut-t-il.

Pour plus d'informations sur *La Ligue gourmande* : www.fortgallery.ca

Site internet de Todd Gronsdahl : www.toddgronsdahl.com

Lorenzo de Francesco : un chemin spirituel de marbre et de granit

par NATHALIE ASTRUC

Le musée du Centre culturel italien propose l'exposition *Through the Eye of the Needle : The Marble and Granite* sur les sculptures de Lorenzo de Francesco célébrant la recherche spirituelle, tout en rendant hommage à Charles Marega, jusqu'au 30 mars.

Through the Eye of the Needle : The Marble and Granite (À travers le chas de l'aiguille : Le marbre et le granit) de Lorenzo de Francesco mène son spectateur dans un univers minéral propice au questionnement spirituel. Cette exposition s'inscrit dans un cycle rendant hommage à Charles Marega, sculpteur vancouvérois né en Italie.

Charles Marega a notamment sculpté les caryatides de la Sun Tower, la statue du capitaine Georges Vancouver devant la mairie de Vancouver ou encore à l'Orphéum, pour ne citer que quelques-unes de ces œuvres. Cet artiste très prolifique a été l'un des pionniers dans l'enseignement de la sculpture à l'université Emily Carr.

Lorenzo de Francesco et Charles Marega partagent une passion pour le marbre. Bon nombre des sculptures de Charles Marega ornent encore des bâtiments de la vie quotidienne des Vancouvérois, comme les iconiques lions du pont Lions Gate de type Art déco.

Le mariage de la tradition et du contemporain

Les œuvres de cette exposition ont été créées entre 2015 et 2020. Ces sculptures incorporent des éléments de style Beaux-Arts qui s'inscrivent dans la série rendant hommage à Charles Marega. Elles s'inscrivent dans un style à la fois innovant et gardien des traditions. On peut découvrir des éléments traditionnels comme le serpentin de l'architecture italo-romaine pour la tige de l'aiguille accolés à une sobriété toute contemporaine pour le chas.

Le public peut découvrir des variations sur le thème d'aiguilles géantes en format vertical mais aussi d'autres sculptures, telles que la célébration de figures bibliques comme saint Jean-Baptiste avec des fonts baptismaux reconnaissables et une figure humaine penchée sur ceux-ci ou encore une croix revisitée.

Lorenzo de Francesco utilise une variété de marbres (blanc, vert, rouge, rose), du granit, du calcaire et du grès. Le marbre vient principalement de l'Italie mais certains éléments ont été créés à partir de marbre issu d'autres pièces architecturales de Vancouver, comme le marbre rouge provenant de l'ancienne cour de Justice de Vancouver. Le sculpteur avait acquis ce marbre dans les années 80, avec d'autres pièces, et l'a intégré à ces œuvres.

Une invitation à la spiritualité

Ces sculptures intriguent au premier coup d'œil. Ces immenses aiguilles au chas hypnotique, pareil à une porte sur un monde mystique, s'élancent vers le ciel et l'invisible pour inviter à la recherche spirituelle, au renoncement au matérialisme, et au questionnement sur l'existence.

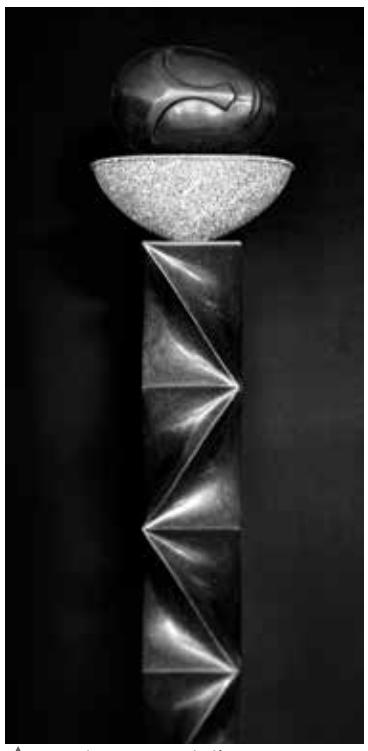


Photo d'Italian Cultural Centre

Une des oeuvres de l'exposition.

Cette série de sculptures pousse le spectateur à se concentrer sur la parole biblique « Il est plus facile qu'un chameau entre par le chas de l'aiguille qu'un homme riche n'entre dans le royaume de Dieu », faisant référence à l'abandon des valeurs matérielles nécessaire pour pouvoir entreprendre un travail spirituel. Lorenzo de Francesco souhaiterait que chacun se concentre sur le chas de l'aiguille plutôt que sur des obsessions quotidiennes et offre l'occasion de commencer un chemin spirituel.

Le sculpteur a réussi à transcrire l'allégorie minérale de cette parole en montrant l'attrait pour une voie plus austère et âpre pour le granit mais noble avec le marbre, tout en explorant d'autres thématiques spirituelles par ses différentes œuvres.

Les visites s'effectuent sur demande uniquement, du mardi au samedi de 10 h à 17 h. Veuillez contacter le centre pour prendre rendez-vous. Plus d'informations sur le site du Centre culturel italien : www.talianculturalcentre.ca

Suite « Verbatim » de la page 1

sans incident. Même écran zoom, même bureau et même bouteille d'eau. Pas de nouveaux amis ou de nouveaux visages. Juste des carrés sur l'écran. Ma solitude a augmenté de mille pour cent pendant l'été. Même en étant dans une classe d'une centaine d'élèves, je ne me suis jamais sentie plus isolée de ma communauté Sauder. Après un autre discours d'encouragement de ma sœur, j'ai décidé que je n'allais pas m'apitoyer sur mon sort.

Un jour, en explorant le grenier, j'ai trouvé mes anciennes affiches du groupe One Direction. Je pense qu'ils n'étaient déjà pas jugés cool lors de ma dixième année et j'étais donc passée de fan de « One Direction » à la fille « One Direction, comme si ». Je suis retournée à mon ordinateur et j'ai lancé mon Spotify. Les premières chansons que j'avais mises dans mes favoris étaient des chansons de One Direction. Je me souvenais que leur musique ne m'avait jamais laissée me sentir seule quand je traversais des moments difficiles. En y repensant, je me suis rendu compte à quel point il avait été ridicule de m'arrêter de les écouter simplement parce que certains adolescents (je ne me souviens même pas de leurs noms) jugeaient que ce n'était pas cool.

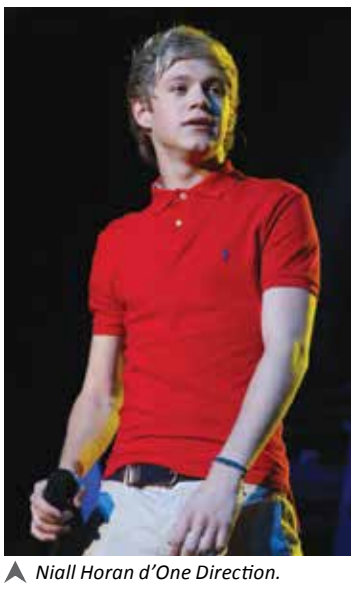


Photo par Magnus Manske

Niall Horan d'One Direction.

« OK Google joue One Direction » est devenu ma nouvelle expression. Je suis devenue amoureuse des cinq garçons qui m'avaient de nouveau complètement emballée, comme en 2010. Je me suis surtout entichée davantage de Harry Styles. Les recherches sur Etsy et Amazon pour les « affiches Harry Styles » a fini par occuper la majeure partie de mon historique de navigation. J'ai également trouvé des tendances Tik Tok et des groupes Facebook sur One Direction et Harry Styles. Je suis devenue obsédée. Pas d'autre mot pour ça.

La solitude que je ressentais tout au long de la pandémie s'est lentement dissipée parce que leurs chansons m'ont toujours fait me sentir en sécurité et en paix. J'ai commencé à prendre des pauses pour danser « One Direction » entre les cours, les sessions d'étude et les sessions de Zoom interminables. Je me sentais plus heureuse que je ne l'avais été depuis des mois.

En septembre, ayant fréquenté plus d'école en ligne qu'en personne à UBC, je me sentais prête à entreprendre ma deuxième année. Je n'aurais pas pu avoir un LinkedIn et une moyenne pondérée spectaculaires (oui je me vante) sans mes pauses de danse « One Direction ». Leurs paroles de leurs chansons m'ont fait croire à nouveau en moi et m'ont ramenée à la réalité.

Lorsque votre monde s'effondre (ou c'est ce que vous pensez), écoutez votre musique préférée à tue-tête et commencez à danser ! C'est le meilleur conseil que je puisse donner à mes collègues de type A très anxieux. Tout ce qui vous rend ancré et calme vous aidera à réussir – croyez-moi sur parole !

La vie en pandémie est difficile, mais pas la danse !